L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 19 AVRIL 1883. 56me Année

Éditeur, Bonnet & Cie., Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI, 19 AVRIL 1883

Les travaux industriels de la f-mme.

Il y a trois ou quatre ans à peine, nous avons vu se fonder, à la Nouvelle-Orléans, deux ou trois bien intéressantes associations, qui n'ont pas fait grand bruit autour d'elles.

C'était la femme honnête et bien élevée qui en était l'âme, et l'on n'ignore pas avec quel soin, avec quel art, elle sait entourer tout ce qu'elle entreprend de silence et de mystère.

Ces deux institutions n'en ont pas moins fait une excellente besogne et rendu à la société néo-orléanaise de nombreux et signalés services, dont le public, assez distrait et peu observateur de sa nature, ne se rend pas bien compte et ne leur sait pas assez gré.

Nous voulons parler de l'Association Industrielle des Femmes et du Christian Woman's Exchange, d'un côté, de la Southern Art Union, de l'autre. Ont-elles réalisé des gros bénéfices et leurs entreprises les ont-elles enrichies ? nous ne le savons pas, nous ne tenons pas à le savoir. La femme n'apporte pas dans ce qu'elle fait les froids calculs de l'homme ; quand elle se dévoue, c'est sans hésitation, sans restriction, sans arrière-pensée, et elle ne mesure pas l'œuvre à la somme d'argent qu'elle rapporte, mais à l'étendue des bienfaits qu'elle répand autour d'elle.

Vingt fois nous avons discrètement visité ces belles et nobles institutions, et quand il nous est arrivé parfois d'en parler, q's toujours été avec la réserve et le respect qu'elles commandent. Il faut pourtant leur rendre la justice qu'elles méritent et tirer un coin du voile qui dérobe leurs bonnes œuvres à la vue.

Que de jeunes femmes, que de jeunes filles, y ont trouvé le moyen d'apprendre un art, un métier qui peuvent les faire vivre, accroître le bien-être de la famille, quelquefois même, la tirer de la détresse ? Nous y avons vu nos meilleurs artistes y enseigner l'académie, la ronde-bosse, le paysage, la perspective, le dessin linéaire, l'aquarelle, la peinture à l'huile; nous y avons vu apprendre des métiers plus directement utiles, telles que la broderie, la dentelle, la calligraphie, la tenue des livres, la sténographie, voire même la cuisine. Et pourquoi pas ? La femme n'est-elle pas appelée à la direction du ménage, et doit-elle ignorer le moindre détail de l'économie domestique ?

Voyez les conséquences : Un jour, un homme à l'esprit bien fait, au cœur droit, le président d'une compagnie d'assurances, celle du Croissant, M. Lyman, s'aperçoit des services que peut rendre la femme comme comptable, comme teneur de livres, comme expéditionnaire, sténographe et typographe; il s'entoure de dames, de demoiselles qu'il installe dans ses bureaux. Il y a, d'abord, de leur part, quelques petites inexpériences, mais l'instinct merveilleux de la femme vient bien vite à bout de ces légères difficultés, et après la moitié du stage qu'il faudrait à un jeune homme intelligent pour apprendre le métier, M. Lyman trouve en elles d'excellentes comptables, d'habiles comptables, des typographes agiles, d'adroits sténographes; chacune d'elles accomplit sa tâche avec une rare adresse, une merveilleuse entente de la besogne, une fidélité à toute épreuve, une assiduité qui ne se dément jamais.

Croyons-le'bien, cet exemple sera suivi, et le temps n'est pas éloigné où la femme aura en place dans tous les bureaux, derrière tous les comptoirs.

Voici une nouvelle industrie qui s'élève à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane; elle exige une telle habileté de main, des instincts si merveilleux, des soins si constants et si délicats qu'a, paraît, l'homme, après avoir essayé de l'accaparer à son profit, a été obligé d'y renoncer et de la céder à la femme.

C'est partant, en effet, la femme qui fait l'élevage du ver à soie, qui file le précieux textile. Si, il y a dix à quinze ans, on avait proposé d'établir la culture de la soie dans notre ville ou dans nos campagnes, l'idée eut été accueillie avec un sourire d'incrédulité. Jamais, eut on dit, vous ne parvenez astreindre la femme du Sud à six semaines de soins assidus. Et le préjugé était si invétéré à cet égard, qu'en dépit des preuves éclatantes qu'à chaque instant elle donne aujourd'hui, vous trouvez d'excellentes gens qui vous expriment de bonne foi le même doute.

Eh bien, cette culture a fait, depuis plusieurs mois, d'étonnants progrès ; on peut même affirmer que, jamais ailleurs, industrie nouvelle n'a obtenu un si rapide succès. A qui le devons-nous ? à ce que la femme, s'arrachant enfin aux douceurs mensongères du *far niente*, se rendant à la raison, sentant qu'elle trouvait dans le travail une dignité que ne lui avait jamais procurée son ancienne oisiveté, s'est jetée dans la carrière avec une ardeur que, seule, pouvait lui inspirer son hérolque nature.

Ce que le Christian Woman's Exchange, le Woman's Industrial Association, le Southern Art Union, avaient fait pour une foule d'occupations dont chacune était devenue une gloire nouvelle pour la femme louisianaise, le Southern Silk Industrial Association, les efforts énergiques d'un habile industriel l'ont opéré à leur tour dans la culture de la soie, et la Nouvelle-Orléans a été dotée de la plus élégante, de la plus productive des industries.

Nous ne nous rendons peut-être pas bien compte du mouvement qui entraîne la femme vers le travail et les occupations lucratives. Il se produit, aux Etats-Unis, une véritable transformation économique et sociale. Ce n'est plus le peuple jeune d'autrefois, vivant aisément, au jour le jour, se mouvant, au hasard, dans des espaces sans bornes, à moitié désertés, où il ne tirait facilement d'affaire, où il n'avait nul besoin du secours de la femme pour se procurer le confort de l'existence. Il reste, rien à peu, dans les conditions économiques de la vie européenne; la population devient plus dense, la concurrence plus grande, les aises de la vie plus rares, les besoins plus puissants. Il n'est plus permis à une grande moitié de l'humanité de couler ses jours dans l'oisiveté, de rester dans la société à l'état d'idole, d'ornement stérile, de tirer sa subsistance du travail de l'autre moitié. Il faut que la mère, l'épouse, la fille, se mettent, de leur côté, au travail, qu'elles aident l'homme dans son labeur, qu'elles deviennent les compagnes de ses peines comme de ses plaisirs, et contribuent, comme lui, au bien-être du ménage, à l'aisance de l'intérieur. C'est ce qui explique l'étonnante progression que nous remarquons, depuis dix ans, dans le nombre des femmes livrées aux travaux industriels. De 1,836,288, en 1870, le chiffre s'en est élevé à 2,647,157, en 1880—augmentation en dehors de toute proportion avec celle de la population féminine et des travailleuses mâles. Il faut bien trouver son aliment à cet étrange phénomène ; elle est toute entière dans le bouleversement des conditions de la vie, devenues plus difficiles et exigeant l'appoint du labeur de la femme pour subvenir aux besoins de la maison.

La femme y perd-elle ? Non, certes. Elle grandit, au contraire, en importance et en dignité ; et c'est de ce jour qu'elle peut réellement s'intituler la moitié de l'homme, parce qu'autant que lui, elle se rend utile à la famille, à la société. Qui sait si, grâce à la part, presqu'égale, quelquefois même prépondérante, qu'elle prend aux labeurs du père et de l'époux, au dehors comme à l'intérieur, elle n'est pas appelée à jouer le rôle de modératrice dans la grande crise industrielle et sociale qui menace le nouveau monde comme l'ancien.

M. Herbelin a reçu, hier, de M. Riley, chef de la division d'entomologie au département d'agriculture de Washington, une lettre dans laquelle, après l'avoir félicité de l'excellente qualité des cocons envoyés par lui à M. Loring, commissaire d'agriculture, il traite la question de droits protecteurs à frapper sur les soies grèges, à leur entrée aux Etats-Unis. M. Riley, rappelle que, lors des débats sur le bill du tarif, le sénateur Morgan, de l'Alabama, a présenté un amendement établissant un droit de 10 pour cent ad valorem sur la soie brute.

Cet amendement, dit-il, a été rejeté par 28 voix contre 7. Un pareil résultat semble prouver qu'il n'est guère possible, pour le moment, de compter sur l'adoption, par le Congrès, d'une résolution de ce genre. Nous concevons l'observation de M. Riley. Nous nous permettrons, pourtant, de lui rappeler que quand le sénateur Morgan a présenté son amendement, ni l'Alabama ni la Louisiane n'avaient encore produit de la soie brute, ni présenté aucun spécimen de ce qu'ils étaient capables de faire. Rien ne prouvait que la culture de la soie dût réussir en Louisiane.

Aujourd'hui, au contraire, la preuve est faite. L'élevage du ver à soie a obtenu un véritable succès, à la Nouvelle-Orléans et dans les campagnes environnantes. Le fait est tellement, vrai que M. Riley, après avoir examiné les produits de M. Herbelin, déclare que la soie est *tout à fait surprenant*, et il invite M. Herbelin, chaleureusement, à tenir le département de l'agriculture au courant de tous ses travaux.

S'il en est ainsi, après un premier essai, que sera-ce quand de nouveaux succès seront venus corroborer le premier, quand la Louisiane pourra présenter au département de l'agriculture, non seulement de fort beaux cocons, mais d'excellents produits d'une filature de soie établie dans notre métropole ?

Quel obstacle peut alors s'opposer à la présentation d'un tarif sur la soie grège et à son adoption par le Congrès ? Le gouvernement de Washington, qui veut sauvegarder toutes les industries nouvelles, qui se déclare prêt à les protéger par des droits d'entrée sur les produits étrangers, qui a, jusqu'ici, agi de la sorte, ne se mettrait-il pas en contradiction avec lui-même en refusant son appui à la culture et à la filature de la soie ?

Nous prions la commissaire de l'agriculture de peser ces observations, que nous croyons justes.

En attendant et, plus que jamais, nous engageons les personnes qui ont obtenu de beaux produits à les envoyer au département. Il faut que l'on y sache bien que la culture de la soie est un fait accompli, en Louisiane, et qu'elle peut devenir une nouvelle source de richesses pour le pays entier.

Enrichissez votre sang, donnez-lui une vie nouvelle en faisant usage du "Brown's Iron Bitters."

TOMBOLA DE L'UNION FRANÇAISE.

Nous ferons sans doute plaisir à nos lecteurs en leur donnant quelques renseignements sur un sujet qui paraît exciter beaucoup d'intérêts. Nous voulons parler de la Tombola de l'Union Française.

Cette entreprise, qui n'était encore, il y a quelques jours, qu'à l'état de projet, a pris corps et se développe rapidement.

Par les deux listes qui ont paru dans nos colonnes d'annonces, on a pu remarquer que le nombre d'objets reçus est déjà fort respectable. On y trouve une collection de plus variées :—meubles, pendules de prix, armes de luxe, tableaux, argenterie de table, ustensiles de cuisine, fourneaux, curiosités japonaises, bijoux et pierreries, sachets pi consains d'un travail délicieux, fleurs artificielles, livres à riche reliure, parfumerie à profusion, etc. Nous omettons forcément, dans cette rapide revue faite de mémoire, beaucoup d'objets dignes de mention. Mais en voilà assez, croyons-nous, pour faire comprendre à nos lecteurs que l'affaire devient sérieuse. Elle le deviendra certainement d'avantage, car les dons continuent d'affluer. On nous signale parmi les derniers reçus, et qui paraîtront dans la prochaine liste, des livres illustrés d'une valeur considérable. Nous citerons, entr'autres, *Les chefs d'œuvre de l'Exposition de Paris, de 1878*, et l'*Histoire de la Comédie Française*, par Arsène Houssaye, avec les portraits authentiques des comédiens français les plus célèbres, depuis Molière, qui ouvre la série.

Allons, tant mieux ! Le début promet, et la suite, sans nul doute, répondra au début.

Qui ne possède, en effet, dans un coin quelconque—dans son salon ou dans son magasin—un objet qui, bien que d'une valeur modeste, peut efficacement contribuer au résultat de la Tombola.

Nous ne nous attarderons pas ici à essayer de recruter des sympathies à cette œuvre : elle ne saurait en manquer. L'éloge de la Société qui l'organise n'est plus à faire. Elle est de celles que les pauvres aiment à voir prospérer, parce qu'ils n'y perdent rien. D'ailleurs, si l'on pouvait douter de son caractère et de ses tendances, on n'aurait qu'à jeter les yeux sur les noms des membres du Comité de direction de la Tombola. Dans cette réunion, remarquable à plus d'un titre, et composée exclusivement de membres de l'Union Française, on voit des hommes dont l'influence sociale est, à la fois, un garant d'honorabilité et une certitude de succès. Avec de tels éléments on fait des merveilles.

Parmi les lots de la Tombola figure, comme on sait, le Vase de Sèvres envoyé à l'*Union* par le gouvernement français.

Ce vase, d'une coupe élégante et d'un bleu marin admirable, est actuellement exposé dans l'une des vitrines extérieures du magasin de bijouterie de M. Scooler, rue du Canal. L'œil du passant s'arrête avec plaisir sur ces contours harmonieux. Si pour le grand public, l'effet tapageur lui fait défaut, pour les connaisseurs et les délicats, ce chef d'œuvre de céramique représente un des spécimens les plus purs des produits de la célèbre manufacture nationale de Sèvres. Nous ignorons absolument sa valeur marchande—on ne trouve point, d'ailleurs, ces articles dans le commerce—mais nous savons que pour un amateur intelligent et éclairé, ce vase doit prendre place parmi les bibelots les plus précieux que l'on montre avec fierté dans son salon.

Nous saurons plus tard à quel mortel heureux le sort l'aura destiné pour la bagatelle de cinquante sous.

Nous avons reçu, hier, de Paris, "La Science nouvelle," journal hebdomadaire illustré, publié rue des Grands Augustins, 20.

La ville d'Atlanta, Georgie, a placé près de $6,000,000 dans des manufactures, qui paient tous les ans, $2,500,000 de salaires.

Le *Times* de Columbus, Georgie, nous apprend que dans plusieurs parties de l'Etat, les fermiers font assez de sucre pour leurs besoins. Un argent de canne a donné à M. Fordham, près de Stephensville, dix barils de sirop et quatre barils de sucre qui représentaient une valeur de $350.

La lettre suivante nous a été transmise hier soir :

MM. les Éditeurs de l'*Abeille*,

Permettez-moi, vieux solitaire, lecteur assidu de votre estimable journal, de vous transmettre mes idées sur cette grande et toujours insoluble question "du Capital et du Travail". Je me pose ces deux questions : Que cherche le capital ? Des intérêts ; que veut le travailleur ? La rémunération, toute la rémunération de son travail. La justice étant égale, il est évident qu'il ne faut que vouloir pour faire agir, à l'unisson, ces deux leviers qui font mouvoir le monde.

Pour ne pas abuser de vos instants je ne donne qu'un exemple : Une fabrique est érigée à un capital de..... nécessitant un nombre de..... travailleurs dont le travail coûte aux salaires actuels la somme de..... annuellement. Ne serait-il pas équitable, avec les tendances de notre époque, qu'après avoir prélevé le dédommagement des deux parties, que la balance fût partagée, en parties égales, entre le capital et les travailleurs.

Je sens qu'il me faudrait développer le sujet sur plusieurs de ses phases, mais à moins de votre permission, je m'en abstiens et reste votre

VIEIL ABONNÉ.

La troupe de M. Défosses à Mexico.

Nous n'avons pas parlé depuis longtemps à nos lecteurs de la troupe de M. Défosses ; la faute n'en est point à nous. Nous n'avons pas encore reçu les détails qui nous ont été promis, et jusqu'ici nous n'avions rien trouvé dans les quelques journaux qui nous étaient parvenus.

Aujourd'hui le courrier nous porte l'*Echo du Mexique* du 30 mars, et voici ce que nous lisons dans cette feuille française publiée à Mexico.

"*Les dilettanti* ont lieu de se féliciter cette année à Mexico. En ce moment, deux bonnes compagnies de *zarzuela* se disputent les applaudissements du public amateur de ce genre de spectacle. Mais le grand événement théâtral depuis une semaine, ce sont les représentations données au *Nacional* par la compagnie d'opéra français de M. Défosses, qui a conquis décidément les suffrages de ses nombreux auditeurs. Nous devons constater surtout le triomphe éclatant remporté par le baryton, M. Delrat. Ce triomphe n'empêche pas le public de rendre hommage au mérite des excellentes artistes de cette compagnie, spécialement de Mr. Tournié."

—Et puisque nous parlons d'art, disons que les Mexicains sont de chaudes partisans et savent faire fête au talent, surtout quand celui-là se réclame de l'Artiste que. Qu'on en juge par ces lignes que nous traduisons de *La Revista* de Monterey, 11 avril :

"Mme Peralta a été reçue brillamment à Chihuahua; diverses délégations de l'élite de la société Chihuahuenne se sont empressées d'offrir leurs respects à l'éminente diva ; plus de 6000 personnes à pied et plus de 100 voitures l'attendaient à la gare. Les rues somptueusement illuminées resorgeaient de monde ; et quand Mme Peralta est arrivée à l'Hotel National où l'attendait un banquet, mille étoupes multicolores resplendirent dans l'air.

"Nous nous réjouissons de tout cœur devant cette juste appréciation, cette admiration du talent de l'illustre cantatrice mexicaine."

GRAND CONCERT — Le Cercle de la Harpe Eolienne ne se contente pas de faire de l'art, il veut aussi être utile à ceux de ses membres qui peuvent avoir besoin de son appui. A l'un de ceux-là il a offert un Concert qui aura lieu dimanche, 22 avril, au Matinée au Grunewald Hall.

On trouvera plus loin le programme de ce concert où le bénéficiaire, M. Joseph Durel, se fera entendre dans une romance des *Porcherons* et dans *La Bellisiana* de Bellini.

Tous les membres de Cercle de la Harpe Eolienne se sont fait un devoir et un plaisir de figurer dans cette matinée où paraîtront aussi Mlles U. Magner, Corinne Faires et Régina Frémaux.

Nous remarquons encore dans le programme M. Henry Bayon qui exécutera une fantaisie sur le violon. M. Bayon appartient à une famille où le talent musical est héréditaire ; ce n'est pas lui qui interrompra cette chaîne ; il l'a déjà prouvé.

La Matinée commencera à midi et demi. Le prix d'entrée est de 50 cents.

M. Joseph Durel se destine, savons-nous, à la carrière artistique et à l'intention d'aller compléter ses études en France. Le public lui facilitera la réalisation de ce projet en portant en foule au concert de dimanche.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—Le nouvel opéra comique de MM. Gilbert et Sullivan, *Iolanthe*, 2 actes, est maintenu sur l'affiche et y restera toute la semaine, puisque le succès de l'ouvrage et des interprètes le veut ainsi. Comme *Pinafore* et *Patience* cette œuvre est au goût du public; le chiffre de la recette ne s'établit pas ; s'il se modifie c'est pour la hausse.

Dimanche prochain, spectacle extraordinaire au bénéfice de M. FRED. MAUBERRET, trésorier. Nous aurons l'occasion de reparler de cette soirée à laquelle nous désirons un succès complet ; le succès que mérite cet employé chez lequel le dévouement le dispute au tact et à la capacité.

—M. MAUBERRET qui n'est point un novice, a choisi le programme ci-après : le 3me et le 4me acte de *Martha* ; scène et air du *Freyschutz*, par Mlle Grace Hiltz, et les derniers actes des *Cloches de Corneville*. Cela parle de soi.

FARANTA'S SPECIALITIES.—Le programme de ce soir est attrayant et varié ; les ménestrels et le décomé M. Gofre y ont un rôle important ; et à eux seuls ils formeraient un spectacle digne d'attirer la foule.

UN LUTTEUR.—Il est arrivé hier à la Nouvelle-Orléans, un lutteur venant de New-York et qui se pose comme champion du monde. Il est prêt, nous dit-il, à se mesurer avec qui que ce soit, et paraît désireux surtout d'engager le combat avec le lutteur français Bauer, dont on se rappelle le récent triomphe au Théâtre St. Charles. Le nom du nouveau champion est William Muldoon. Il a 28 ans, et à en juger par les apparences, il doit être un rude adversaire. Il faisait partie dernièrement de la police de New-York, nous dit-il.

CHARLOTTEVILLE VA.—M. C. H. Harman, président de la People's Bank, témoigne de l'efficacité du "Brown's Iron Bitters" pour combattre l'indigestion.

La Revue de Marseille (paroisse Avoyelles, Louisiane,) du 14 avril :

Les récoltes poussent admirablement bien depuis que le soleil a commencé à les réchauffer. Beaucoup d'habitants ont commencé à donner le premier travail au maïs, mais les fortes pluies que nous avons eues, la semaine dernière, les retarderont encore quelques jours. Le levée du maïs est excellente, tous les habitants le disent; maintenant, avec une saison favorable, nous sommes convaincus qu'il se fera une fort récolte, attendu que beaucoup d'habitants ont semé une plus grande quantité de maïs que de coton.

—Avez-vous eu des nouvelles de l'eau ce matin ? Voilà le première question que nous entendons, tous les matins, dans le village. Il est naturel que chacun cherche à avoir les dernières nouvelles, et si elles sont favorables, elles se répandent en quelques minutes, d'un bout à l'autre du village; mais si, au contraire, elles ne font pas plaisir aux curieux ou aux intéressés; elles ne se répandent pas si vite. Enfin, espérons que cette anxiété se calmera sous peu, et que la question d'eau qui monte ou qui baisse n'effaçera de la mémoire de tous ceux qui sont sujets à subir les tristes conséquences d'une inondation.

—Nous sommes heureux d'apprendre que le Bayou des Glaises baisse depuis quelques jours. Les habitants de la rive droite du bayou commençaient à trembler, mais à présent que l'eau se retire, ils prendront courage et vaillamment nous nous y lavée. Il n'y a pas encore beaucoup de mal, mais il y a du danger s'il venait une ou deux grosses pluies avant que le bayou soit assez bas pour recevoir cette eau.

—Le Rivière Rouge est stationnaire et l'eau du pays baisse comme à baisser.

—Le percepteur perd, mercredi, pour Bâton-Rouge, dans le but de faire son règlement avec l'Auditeur. Du 1er janvier au 1er avril, il a perçu les taxes et les licences suivantes : Taxes d'Etat $2,898 50; taxes de paroisses $3,341 57; poll taxes $601 00; licences d'Etat $375 00; licences de paroisse, $200 00.—Total, $7,316 07.

Nouvelles Télégraphiques.

Berlin, 14 avril—Le bruit court que des négociations seront prochainement ouvertes entre les gouvernements allemand, autrichien et italien, au sujet de l'usage illégal de matières explosibles et des complots contre les personnes et les biens en général. L'Italie a fait savoir à l'Allemagne que désormais aucune substance d'explosion facile ne pourra être transportée sur les chemins de fer italiens en quantité de plus de cent livres.

Hambourg, 14 avril—Il règne un grand émoi ici et à Altona au sujet de l'inspection par la police des docks où les navires sont chargés, des parties de certaines substances étant de la dynamite et de la nitro-glycérine Dans ce port, les navires ont reçu l'ordre d'aller prendre leur chargement plus en aval, à une distance considérable de la ville, où il n'y a pas de maisons.

Londres, 14 avril—On annonce la mort du lieutenant-colonel sir Charles Russell, qui s'est distingué dans la guerre de Crimée. Sir Charles Russell était âgé de 57 ans. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Londres, 14 avril—Le comité du Board of Trade qui a fait une enquête sur la cause de la perte du steamer Glamorgan dans une traversée de Liverpool à Boston, a présenté son rapport. Le comité trouve que le Glamorgan était en état de prendre la mer et que sa perte a été due au gros temps et n'aurait pas pu être empêchée. Le rapport loue les efforts des hommes restés sur le Glamorgan pour sauver le steamer après que le capitaine et nombre d'autres avaient été noyés. Des éloges sont aussi décernés aux hommes appartenant au steamer de la White Star Line Republic, pour leur brave sauvetage des survivants.

Cork, 14 avril.—Featherstone, Carmody et O'Herlihy, les trois individus arrêtés pour conspiration en vue d'assassinat, ont comparu de nouveau devant le magistrat. Les détectives ont déposé avoir trouvé sur Featherstone un document qui avait cet en-tête "Un remède pour la goutte", mais qui était en réalité une recette pour la production d'une matière explosive. On a aussi trouvé une lettre d'O'Harlihy demandant à Featherstone d'envoyer deux onces d'acide nitrique de Glasgow. Les prisonniers seront examinés de nouveau.

Glasgow, 14 avril—Il paraît que Bernard Gallagher, qui a été arrêté ici comme complice dans la conspiration de la dynamite, s'est fait dénonciateur.

Londres, 14 avril—Un homme a été arrêté hier soir en face la caserne de Knightsbride, Londres, où il se conduisait d'une manière suspecte. On prétend qu'il avait une quantité de dynamite en sa possession.

MARIANNA, PA.—Le Dr. Théo. West dit : "Je considère "Brown's Iron Bitters" comme le meilleur tonique qui se vende.

LE PAPE.

Le Saint-Père est entré dans la 74e année de son âge, depuis le deux mars, et quelques jours avant, dans la sixième de son pontificat.

Lorsque le conclave de 1878 eût proclamé le cardinal Pecci, Souverain-Pontife, un des hommes les plus distingués de l'aristocratie romaine d'écria :

Je connais mon monde; depuis Benoît XIV, il n'y a pas eu de pape de cette valeur.

En cinq années, cet horoscope a été dépassé. Si le Saint-Père mène à bon terme quelques affaires conduites jusqu'à présent avec une prodigieuse habileté, il faudra dire :

—Depuis Sixte-Quint, il n'y a pas eu de Pape pareil.

Léon XIII est un pape complet, un prêtre modèle. Lui aussi, il peut dire à l'immense armée de prêtres, de religieuses, qui obéit à ses ordres ; *Ecce ego! Dedi vobis*. Il faut voir avec quel ravissement ils édifiant, il remplit toutes les fonctions sacrées.

C'est un érudit et un littérateur. Personne ne possède les élégances de la langue latine comme le Pape. Ni la France, ni l'Allemagne ne peuvent citer un humaniste de sa force. Il rédige ses encycliques lui-même, et compose des poésies d'un mètre savant.

Homme politique, il est resté dans la tradition véritable des Papes : la diplomatie. Sous le pontificat de Pie IX, on a voulu jouer un peu au soldat; on ne s'en est pas bien trouvé. Léon XIII a repris les vieilles armes de ses prédécesseurs et s'en sert en maître.

Patiemment, sûrement, il dénoue les difficultés, et c'est bien avec des hommes tels que lui, que la Papauté continuera à être "une des grandes institutions politiques du monde," selon la parole de M. Thiers. L'ancien président du Conseil n'a jamais dit mieux.

Ces qualités souveraines, si rarement réunies dans un seul homme, Léon XIII les met en œuvre avec une puissance de volonté étonnante. Connaissez-vous dans l'humanité entière quelqu'un qui accomplirait un labeur semblable à celui du Pape ?

Sa vie se résume dans ces deux mots : Travail et Prière.

Levé aux premières heures du jour, le Saint Pontife se livre à de longues et intenses méditations jusqu'à l'heure de la messe, célébrée à sept heures. A huit heures, déjeuner qui se compose d'une tasse de chocolat, mêlé de cafés. Lecture des dépêches de la nuit. A neuf heures, audience au secrétaire d'Etat, puis, à tour de rôle, aux préfets et aux secrétaires des Congrégations. Vers midi, réception des princes et des ambassadeurs. A une heure, prière et lecture spirituelle, suivies du plus frugal dîner. On calcule que la dépense du Pape, pour sa nourriture, s'élève à 2 fr 50 par jour. Et les ressources du catholicisme le Denier de Saint-Pierre — lui donne un budget de neuf millions pour subvenir aux dépenses générales de l'Eglise. Après le dîner, visite à la chapelle et, si le temps le permet, promenade rêveuse dans les jardins du Vatican. Le Pape s'intéresse aux travaux du jardinage et les dirige comme un véritable gentilhomme de campagne, amoureux de sa terre. Avant et après la promenade, Léon XIII s'entretient avec des voyageurs à qui l'on a permis de se placer sur son chemin. A quatre heures, recommencent les audiences aux Cardinaux et aux évêques étrangers. Vers sept heures seulement, le Pape trouve quelque repos. Il réalise son office, et travaille seul, jusqu'à huit heures et demie, heure du souper. Jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, l'infatigable pontife trouve encore le moyen de se livrer à l'examen des œuvres de théologie les plus remarquables que les Nonces de tous les pays lui envoient avec exactitude.

Quelle dépense de forces! Quelle activité, chez cet auguste vieillard !

Ce qu'on vient de lire, n'est que le résumé des journées ordinaires.

Les jours de Consistoire et de réceptions publiques, le Pape est soumis à un régime moral écrasant.

Voilà ce que le Saint Pontife accomplit depuis cinq ans, sans interruption.

Le Saint-Père a autour de lui un nombreux personnel. Le Vatican est le plus grand palais du monde. On y compte mille pièces, mille chambres, grandes ou petites. Pour occuper cette immensité, il ne faut pas moins de deux mille employés de tout ordre. Il n'y a pas lieu de faire ici le dénombrement des bonenfants, des gardes-suisses, des palatins, des camériers de cape et d'épée, des clercs de la chambre, de tout cet entourage splendide qui fait du Vatican et de la cour pontificale, l'ensemble le plus pittoresque du monde. Dans le Vatican, le Pauline, le Royale, le Dataria, le Consistoriale, sont des monuments artistiques, mais ils appartiennent à la Catholicité et au culte, beaucoup plus qu'au Pape. A mesure que le Saint-Père se rapproche des ses appartements privés, les salles perdent de leur éclat et de leur ampleur, jusqu'à ce qu'on arrive au cabinet de travail de le Pape, qui n'est plus qu'une simple cellule de religieux, avec des meubles recouverts de serge verte, et de petits rideaux de mousseline aux croisées.

Les progrès de la science.

Jusqu'à présent on a fait des photographies sur papier, sur carton, sur toile, sur verre et sur porcelaine, voilà qu'un savant vient de trouver le moyen, à l'aide d'une préparation spéciale, de fixer la photographie sur la peau humaine, d'une façon inaltérable.

Autorité éminente.

Le Dr W. R. Scott, président de "College of Physicians" à Montreal, écrit : J'ai recommandé le Celebrate Liquid Beef Tonic comme le meilleur préparation pour la débilité, l'indigestion, la dyspepsie, le fièvre, le frisson et le perte de l'appétit. (Si-en grosse pas d'entre).

La République française :

On assure que l'Etat et la ville de Paris vont tenter d'atténuer la crise qui atteint certaines industries de la capitale, soit en faisant de nombreuses commandes, soit par d'autres moyens. On ne saurait trop louer une telle résolution ; mais l'analaise actuel ne vient pas seulement de causes accidentelles qu'on ne saurait éviter ; il est issu de causes plus graves, qui peuvent prendre un caractère de durée à jamais fatal.

La France a-t-elle une politique économique ? A cette question nous craignons bien qu'il ne faille répondre par la négative. Avons-nous avec toutes les grandes nations des traités de commerce permettant d'entreprendre avec sécurité des affaires à longue échéance ? Assurément non ! Rien n'est tarammé avec l'Angleterre, et cependant le traité avec cette nation est la clef de voûte du commerce avec l'extérieur. Quand faire de ce côté-ci provisoire ? Il y a trois ans, la Chambre des représentants des Etats-Unis, par une motion, a prié le président d'examiner s'il n'y aurait pas lieu d'établir des conventions commerciales avec la France. On ne pouvait nous faire une ouverture qui eût plus d'intérêt ; il s'agissait pour nous de l'ouverture d'un marché de 50 millions d'âmes. De notre côté on n'a rien répondu. A-t-on terminé les traités avec les puissances du bas Danube ? Donc, pas de politique économique en ce qui concerne le commerce international qui dépasse 7 milliards.

Combien de fois n'a-t-on réclamé ici même la constitution de chambres de commerce françaises au dehors, la démocratisation des consulats dans la mesure du possible, l'organisation enfin de la France extérieure ? Nos compatriotes fixés au loin commencent lentement cette organisation avec leurs propres forces. Société Française, rien de ce qui concerne la patrie ne leur est étranger; ils prennent part à nos joies comme à nos deuils. Ne pourrait-on leur tendre enfin la main ? Ici encore la politique économique n'apparaît point; elle n'apparaît pas davantage sur un autre terrain où son absence peut avoir de terribles conséquences.

S'il est un domaine qui nous semblait réservé à tout jamais, c'est celui de ces industries où l'art intervient et donne aux produits un cachet artistique inestimable. Cela était demeuré jusqu'à notre époque essentiellement française et surtout parisien. La Grande-Bretagne, l'Autriche, l'Allemagne, nous disputent à l'envi ce domaine précieux. Que faisons-nous pour nous défendre ? Qu'est devenue la conception du ministère des arts ? Avons-nous un Louvre du travail où l'ouvrier appartenant à certaines spécialités parisiennes puisse retremper ses idées en étudiant les modèles du temps passé et de l'extrême Orient ? L'école manuelle d'apprentissage, l'école professionnelle, l'enseignement spécial, tout cela on languit ou n'est pas organisé.

Pendant que nos adversaires arrêtent par leur rivalité la progression de l'exportation française, les querelles entre le capital et le travail, entre le patron et l'ouvrier, entretiennent chez nous des perturbations nouvelles. La hausse de la main-d'œuvre augmente le prix de revient et rend la lutte avec l'extérieur plus difficile. On a souvent parlé de cet admirable traité de paix signé dans les houillères du pays de Galles et qui établissait une échelle des salaires suivant que l'industrie locale était prospère ou bien atteinte par des crises. C'est que l'ouvrier anglais trouve dans ses *Trades-Unions*, dans ses organisations syndicales, une école excellente où il apprend à connaître les conditions de la production. Cela n'est pas venu en un jour ; mais à l'heure présente il se demande si ses revendications n'aboutiront pas à l'indestructible et ne l'atteindront pas lui-même. Or, où en est l'organisation des syndicats ouvriers français, qui serviraient au foyer d'instruction et d'idées saines ? Quelle lamentable odyssée que celle de la loi qui les consacre, colportée du Palais-Bourbon au Luxembourg, rapportée au Palais-Bourbon, renvoyée de session en session ! Que de choses nous pourrions dire encore notamment sur la vie ! Il est sur notre régime d'impôt qui enveloppe l'industrie de mille liens et dont la commission du budget en 1878 avait voté la refonte-complète !

Non, la France n'a pas de politique économique. Et comment jusqu'à ce jour en aurait-elle eu au milieu de ces changements ministériels constants empêchant la conception et l'accomplissement de tout plan suivi ? Aujourd'hui, il ne faut point en le dire-mieux, la crise active le passé, il restera des points noirs à l'horizon ; il est temps de fixer la politique économique qui convient, à la France.

Vous faites vous à quelqu'un assez dénué d'honnêteté pour voler à un autre sa réputation et vous répétez vous sur lui pour vous fournir quelque vile soit—surtout vos remèdes—se cachant pas ce dont ils se composent ? Comment osez-vous mettre la véritable "Simmons Liver Regulator" à l'ombre dans bien l'enveloppe ayant au centre un grand Z et la signature de J. H. Zeilin & Co sur le cachet. Toutes les autres préparations sont des imitations de nul valeur ou nuisibles. Ne les acceptez pas quelques soient les recommandations qu'en vous en fasse. La santé et la vie sont des biens trop précieux pour les exposer imprudemment.

La consommation du tabac en France, s'est élevée en 1882 au chiffre fabuleux de 363 millions et demi.

Voici comment se répartit cette somme entre les différentes sortes de tabacs :

Cigares de la Havane, 2,500,000 fr.; cigares fabriqués en France, 58,000,000 de fr.; cigarettes fabriquées en France, 16,000,000 de fr.; tabac à prser, 68,000,000 de fr., tabac à fumer, 160,000,000 de fr.; tabac à mâcher, 9,000,000 de francs.

Ce qui constitue un total de 313,000,000 de francs.

Ajoutons, pour compléter le total ci-dessus, 50,000,000 de fr. pour les tabacs à prix réduits. C'est, comme on le sait, les tabacs livrés aux soldats et vendus dans les zones frontières à des prix modérés pour décourager la contrebande.

Médecins éminents.

Aujourd'hui, pour être un médecin éminent, il ne faut pas d'être ce que l'on appelle un savant, il faut connaître à fond la nature humaine. Puisque nous parlons des médecins, il nous est qu'en Europe vingt au moins des ces célébrités ont reconnaissant pour l'avoir elles mêmes constaté, que le Salvation est un remède merveilleux pour le Rhumatisme, la Goutte et la Malaria.

Décédée hier soir, à onze heures moins le quart, Mme Vve T. M. FERNANDEZ, à l'âge de 75 ans. L'enterrement partira de chez son petit fils, M. Gustave Pitard, rue des Remparts, No 62, cette après-midi, à 4 heures et demie précises.

De la part de ses petits-enfants.

ACADEMIE DE MUSIQUE DE BIDWELL.

Dimanche soir, 22 avril 1883.
Dernière soirée de la saison et
BENEFICE ANNUEL DE
FRED. MAUBERRET,
Trésorier.
La C. D. Hess Acme Opera Co.,
Paroître deux Opéras.
Troisième et Quatrième Actes de
MARTHA.
Grande scène et Aria de "DER FREISCHUTZ" par MLLE GRACE HILTZ.
Le spectacle se terminera par le Deuxième et Troisième acte des
CLOCHES DE CORNEVILLE.
Le contrôle est ouvert. Retenez vos sièges
18 av—4f

QUARANTAINE.

SALLE DU BUREAU DE SANTÉ.